

# Il faut décentrer l'histoire

## Propos recueillis par Régis Meyran

Entretien avec Olivier Pétré-Grenouilleau, historien

Publié le 11/07/2007

Pour Olivier Pétré-Grenouilleau, appréhender l'histoire dans toutes ses dimensions par exemple pour les traites négrières nécessite de dépasser les cadres nationaux, temporels voire académiques pour recourir à l'histoire globale.

### **Vous êtes l'un des promoteurs en France de l'« histoire globale ». Pourquoi préférez-vous cette expression à celle de *world history* dont on pourrait penser *a priori* qu'elle en est plus ou moins synonyme ?**

Je ne sais pas si je suis un « promoteur » de l'histoire globale. Ce qui est sûr est que celle-ci demeure encore ignorée dans notre pays, alors qu'elle suscite de passionnants débats dans le monde anglo-saxon. Il s'agit donc, non pas d'un épiphénomène ou d'une mode, mais d'une tendance lourde dont il devient urgent de prendre la mesure.

Cela dit, histoire globale et *world history* sont assez souvent confondues. D'abord pour des raisons linguistiques évidentes (est global en anglais ce qui est mondial – ce qui, à un autre niveau, a conduit à des débats afin de savoir si la globalisation anglo-saxonne recoupe totalement l'idée française de mondialisation), ensuite parce que nombre d'études ressortissant de l'une ou l'autre de ces deux appellations renvoient à un même dessein : la mise en relation, à travers l'analyse d'un objet particulier, de mondes différents, sur une durée plus ou moins longue. De ce point de vue (qui est aussi le mien), il n'est point besoin d'appréhender un phénomène à l'échelle de la planète pour faire de la *world* ou de la *global history*. Il « suffit » de dépasser les frontières géographiques, temporelles et thématiques académiques. « Suffit » entre guillemets car l'on voit bien qu'il s'agit d'une remise en cause radicale des cadres hérités de l'époque positiviste, dont le respect constitue toujours l'une des conditions de base à la réussite de toute carrière universitaire en France.

### **Oui, mais il y a quand même eu Fernand Braudel et son concept d'économie-monde. N'a-t-il pas transformé les choses, facilitant ainsi l'affirmation de la *global* ou *world history* ?**

Sans aucun doute. D'autres historiens comme Jacques Le Goff ou François Furet ont d'ailleurs, eux aussi, entrepris des travaux conduisant à dépasser les frontières classiques. Mais ils ont pu prendre de telles libertés parce qu'ils étaient déjà établis et qu'ils ont fait carrière en dehors de l'institution universitaire proprement dite. Sa nature et l'établissement de profils très spécifiques, liés notamment aux quatre périodes canoniques de l'histoire (ndlr :

Antiquité, Moyen Âge, Temps modernes et période contemporaine), ne peuvent qu'y limiter l'émergence de projets de ce type. Ajoutons que l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), où F. Braudel, F. Furet et J. Le Goff ont pu exprimer tous leurs talents, s'est largement reconvertie vers la microhistoire, contribuant à générer de nouvelles normes disciplinaires souvent conçues comme devant s'opposer à une démarche d'histoire globale. Enfin, et j'en profite ainsi pour répondre à votre question initiale, de mon point de vue, histoire globale (j'utilise ici à dessein une expression française) et *world history* ne se recourent pas totalement.

L'histoire globale a évidemment un rapport avec la longue durée et l'étendue des cadres spatiaux et thématiques. Mais elle ne s'y limite pas. Elle incite surtout à mettre l'accent sur le lien et la comparaison. Une histoire de l'Europe dans laquelle on juxtaposerait des évolutions nationales pourrait ainsi être rangée dans la catégorie de la *world history*, mais elle ne ressortirait pas de l'histoire globale. Je considère celle-ci comme une entreprise destinée à éclairer la plus grande partie des facettes d'un même objet en en reliant les diverses composantes. Il s'agit de s'intéresser à un tout et à ses parties (en considérant que le premier n'est pas réductible à la somme des secondes), d'imbriquer le dedans et le dehors, de jouer sur les échelles, de passer des pratiques des acteurs aux logiques de leur action. La comparaison et le lien (non l'emboîtement ou la superposition, comme pour les différents temps de l'histoire de F. Braudel) sont placés au cœur de l'analyse au lieu d'être considérés comme de simples accessoires.

Ainsi délimitée, l'histoire globale peut parfaitement être appliquée au genre biographique, si l'on tente de relier et de comprendre au lieu de juxtaposer différentes phases de la vie d'un personnage. L'essentiel n'est pas le choix de l'échelle mais le va-et-vient entre des échelles différentes, dans une démarche de type « compréhensive » et non « explicative », pour reprendre une terminologie chère à Max Weber.

## **De l'histoire globale à l'échelle d'une biographie ? Est-ce bien possible ?**

Oui, je le pense. Prenons le cas de Claude Henri de Saint-Simon (1760-1825), souvent présenté comme l'un de ces « socialistes utopiques » précurseurs de Karl Marx. Quand vous étudiez ses débuts, vous êtes surpris de constater combien tout le conduit à penser qu'il ne pourra se réaliser s'il ne laisse pas une grande œuvre derrière lui. L'histoire selon Saint-Simon c'est donc, en premier lieu, un projet personnel, trouver le moyen de briller aux yeux du monde. C'est ensuite la rencontre avec la période révolutionnaire, avec ce choc dont émergent deux France apparemment irréconciliables que Saint-Simon entend apaiser. Pensant avoir trouvé les lois du fonctionnement des sociétés, il tente de promouvoir une réforme susceptible d'adapter sa société aux règles d'un évolutionnisme destiné à clore l'ère des révolutions. Au final, l'histoire selon Saint-Simon devient ainsi un tout, complexe mais cohérent, fait d'au moins trois éléments en interaction : sa personnalité, son histoire et celle de sa famille ; le choc révolutionnaire ; la recherche des moyens d'éviter les « débordements » de l'histoire (1). On peut aussi faire de l'histoire globale en essayant de suivre un phénomène dans sa totalité, de ses origines à sa fin pour tenter d'en démonter les logiques, comme dans *Les Traités négrières* (2).

**L'histoire globale, dites-vous, se méfie des « causalités » et leur préfère l'étude des « relations de sens ». Pouvez-vous expliquer cela ? Dans votre recherche historique, quelle**

## **place, du coup, accordez-vous aux notions de crise, d'événement, de longue durée ?**

Je ne crois pas aux causalités linéaires, aux phénomènes toujours complexes que l'on souhaite réduire à une ou plusieurs causes dites efficientes ou principales. Je m'intéresse aux synergies, à la manière dont des éléments peuvent être combinés. Voyez, par exemple, la manière dont on a expliqué l'émergence d'un mouvement visant à abolir la traite et l'esclavage dans le monde occidental. Les modes historiographiques ont changé, mais on a toujours tendu à mettre l'accent sur un facteur présenté comme déterminant, qu'il s'agisse de la philanthropie, des idéaux républicains, de la résistance des esclaves, du facteur religieux ou bien de motivations économiques et géostratégiques, comme si un phénomène ayant concerné une bonne partie du monde, sur près d'un siècle, pouvait être réduit à un seul facteur. C'est pourtant assez logiquement ce à quoi on arrive si l'on tente d'expliquer au lieu de comprendre.

Comprendre, en l'occurrence, c'est se demander comment les abolitionnistes percevaient eux-mêmes le monde et leur action. On se rend alors compte que, évidemment « progressistes », ils luttèrent également souvent contre l'alcoolisme, la prostitution ou la pauvreté, bref qu'ils s'érigeaient en défenseurs d'un certain ordre moral au moment même où les cadres enserrant traditionnellement les sociétés occidentales tendaient à éclater, au tournant des xviii<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècles. Dès lors que l'on tente de comprendre sans vouloir expliquer, on se tourne vers des analyses plus « globales ».

Ce faisant, aucune approche n'étant à elle seule suffisante, événements, crises ou longue durée ne s'excluent nullement, bien au contraire. Comme je le disais plus haut, tout réside dans la relation. À l'époque du structuralisme, on se détournait de ces « petits hommes » qui s'étaient agités autour de la Bastille, un certain jour de juillet 1789, pour s'orienter vers l'étude des mécanismes censés être à l'origine de la « crise de l'Ancien Régime ». Le curseur a ensuite été orienté dans l'autre direction et, tout en usant du concept de configuration établi par Norbert Elias, la microhistoire a tendu à faire oublier l'existence même d'objets appréhendés uniquement à travers leurs « formes ». Les « configurations » établies par « *les hommes interdépendants* », écrivait pourtant N. Elias, *ne sont pas une accumulation d'atomes individuels*. » De leur rencontre peuvent naître ce qu'il appelait des « structures » et ce que je définirais plutôt comme des systèmes, dans le sens où Edgar Morin entend ce terme.

Prenons à nouveau un exemple, celui de la « crise » de la marine marchande française (1860-1914). On peut l'appréhender à travers une lecture conduisant à rechercher comment des causes « profondes » peuvent s'imbriquer dans d'autres causes dites « conjoncturelles ». On peut aussi vérifier s'il y eut oui ou non crise et quelles en furent les caractéristiques, avant de se demander comment les contemporains se la sont représentée et ont tenté de la gérer. On s'aperçoit alors qu'il y eut un décalage assez net entre la réalité de la crise et la manière dont elle a été comprise, d'où des solutions inadaptées, mises en place grâce à un solide *lobbying* des milieux de l'armement auprès de l'État. Événement, crise, systèmes culturels de représentation renvoyant au temps long et action politique se complètent ainsi pour nous aider à mieux comprendre ce qui s'est passé (3). En d'autres termes, et pour faire court, le global ne saurait être confondu avec le général. Il ne s'oppose pas à l'événement, à l'individu et à la conjoncture, mais tente de les intégrer en les reliant à d'autres dimensions.

**Les relations de sens doivent donc, dites-vous, être mises en avant, en dépassant les cadres nationaux ou**

**chronologiques habituels, mais aussi en « décentralisant » l'histoire. Pouvez-vous préciser cela ? La place que vous accordez aux traites orientales dans votre étude sur les traites négrières illustre-t-elle une telle « décentralisation » ?**

Oui, je préfère m'intéresser aux relations de sens plutôt qu'aux relations de causes, et je pense qu'il appartient à chaque chercheur de délimiter lui-même les cadres lui semblant les meilleurs pour rendre compte d'un objet donné. Pour ce faire, il est parfois utile de s'affranchir des barrières chronologiques ou géographiques habituelles. Cela n'est pas un but en soi, seulement un éventuel moyen de progresser dans l'analyse. Ceci dit, les progrès d'un monde tout à la fois de plus en plus interdépendant et différencié rendent absolument nécessaire le fait de travailler à des histoires susceptibles de rendre compte des évolutions de l'humanité dans son ensemble. L'histoire des régions, des nations et des ensembles régionaux est toujours indispensable. Mais il faut aussi penser à des histoires plus globales dans le sens de la *world history*. Non pas, comme l'a fort bien écrit Christopher Alan Bayly, afin de « réorienter » l'histoire du monde, passant ainsi d'une histoire essentiellement centrée sur l'Occident à une autre faisant la part belle aux civilisations méconnues, subjuguées ou méprisées. Car s'il est normal de vouloir rétablir un certain équilibre, il serait dommage de passer d'un excès à un autre.

Voilà pourquoi je dirai, à la suite de C.A. Bayly, qu'il est sans doute préférable d'œuvrer à une décentralisation de l'histoire du monde plutôt qu'à sa « recentralisation » (4). Il s'agit de dépasser une histoire conçue en termes d'alternance entre positions dominantes et dominées, pour comprendre comment chacun a pu évoluer, interagir et jouer un rôle. De la même manière, si je parle des traites orientales, c'est tout simplement parce qu'elles font partie de la grande histoire de la déportation des esclaves noirs. Si l'on s'intéresse à la traite atlantique, on peut aller vite sur les traites orientales, et inversement. Dès lors que l'on travaille à l'histoire globale des traites, en omettre l'une des composantes est un non-sens.

**De nombreux analystes estiment que les Français ont aujourd'hui un rapport compliqué à leur passé : cela serait visible à travers le « présentisme » des individus, une crise de légitimité du discours savant dans l'espace public, mais aussi une « guerre des mémoires » ou s'affrontent des représentants – souvent autoproclamés – de différentes communautés supposées victimes de l'histoire. L'histoire globale pourrait-elle, selon vous, nous aider à comprendre cette situation ?**

On a toujours un rapport complexe à son histoire. D'autre part, les Français ne rejettent nullement la totalité de leur passé. Enfin, à différents moments de notre histoire, on a su, sinon nous en glorifier, du moins l'utiliser afin de renforcer nos liens et aller de l'avant. La nouveauté, si l'on peut dire, c'est que l'on assiste désormais à la mise en avant de passés

essentiellement traumatiques, le tout en voulant expliquer le présent uniquement à partir de ces moments choisis, faisant ainsi fi du décalage temporel et de l'idée même d'évolution historique. Dans l'affaire, penser en termes de globalité et de complexité et essayer de comprendre le passé peuvent certainement être utiles. Rappeler ce que les sociétés d'hier ont d'exotique par rapport aux nôtres, inciter à une perception plus universellement différenciée des choses facilitent en effet leur nécessaire « désessentialisation ». Antidote utile contre les tentatives de recentrage de l'histoire – de quelque nature qu'elles soient – et contre les dérapages liés à la privatisation et à la segmentation croissante d'une histoire de plus en plus instrumentalisée. Mais un vrai projet d'avenir, capable de rassembler, constitue aussi, très certainement, un excellent moyen de vivre le présent en pensant l'avenir, au lieu de nous diviser à partir de moments choisis de notre passé.

## NOTES

- (1) O. Pétré-Grenouilleau, *Saint-Simon. L'utopie ou la raison en actes*, Payot, 2001.
- (2) O. Pétré-Grenouilleau, *Les Traités négrières. Essai d'histoire globale*, Gallimard, 2004, rééd. 2006.
- (3) O. Pétré-Grenouilleau, « Pouvoirs, systèmes de représentation et gestion des affaires maritimes. Le cas du débat sur la "crise" de la marine marchande française (vers 1860-1914) », in F. Chappé et G. Le Bouëdec (dir.), *Pouvoirs et littoraux. Du xve au xxe siècle*, Presses universitaires de Rennes, 2000.
- (4) C.A. Bayly, *La Naissance du monde moderne (1780-1914)*, 2004, trad. Michel Cordillot, L'Atelier, 2006, rééd. 2007.

## Olivier Pétré-Grenouilleau

Professeur d'histoire contemporaine à l'IEP-Paris. Son ouvrage *Les Traités négrières. Essai d'histoire globale*, Gallimard, 2004, rééd. 2006, a reçu les prix du Sénat du livre d'histoire, de l'essai de l'Académie française, d'histoire Chateaubriand- La Vallée-aux-Loups 2005.

### Mots-clés :

- [histoire globale](#)
- [Braudel](#)
- [esclavage](#)
- [world history](#)